# HURRY UP

eight years ago, quickness means yellow.

Zeichnungen
Hella Berent

# DESTRUCTION

means black and white.

Text 2013 H.B

# Zeichnungen 2010 - 2013
Hella Berent

Jean-Luc Nancy

# LIGNES CLAIRES
# HELLE LINIEN

1

*Il faut toujours suivre le désir de la ligne*, disait – écrivait – Matisse.

Car la ligne a un désir. Non pas le dessinateur, ni le peintre, mais la ligne elle-même. Car la ligne n'est pas un objet placé dans le champ de la perception. C'est un sujet, si on veut garder l'opposition avec l'objet, mais surtout c'est ce que le mot « sujet » risque de recouvrir et même de trahir : c'est un désir.
C'est-à-dire un élan, une poussée, une pulsation – une « pulsion » dit-on dans un lexique psychanalytique où ce mot traduit en français le *Trieb* de Freud.

Mais on comprend le plus souvent ce lexique comme si la « pulsion » était une force impérieuse, voire tyrannique et irresponsable où s'exercerait la violence souterraine de l' »inconscient » - autre terme chargé de mésinterprétations pesantes. Il s'agit bien de forces, et puissantes, mais il s'agit d'abord de ces forces sans lesquelles il n'y aurait pas de vie, pas de rapports, pas de pensée, pas de monde enfin. Freud écrit que les « pulsions » « sont nos mythes » : ceux de sa propre pensée, moins la « psychanalyse » ici que la « métapsychologie » qui est la métaphysique de la psyché  ou bien comme *psyché*.

Or qu'est-ce que *psyché* ? C'est le souffle qui anime un vivant. Ce n'est pas une « âme » pareille à un homuncule vaporeux qui flotterait « dans » le corps et après la mort « hors » de lui. Non, c'est l'animation de l'animé. Ce n'est en rien distinct du corps vivant ;

Et peut-être y a-t-il aussi une psyché du monde comme d'un grand vivant toujours en expansion dans sa finitude. Peut-être y a-t-il une animation du monde comme tel : sa création en somme, c'est-à-dire le fait qu'il est monde, qu'il est « au monde » comme on dit, qu'il existe.

2

Ainsi la ligne pousse et pulse : elle est chaque fois – chaque ligne – un monde en création,

une venue, une existence, une sortie-dehors sortant de rien, de nulle réserve cachée.

Mais d'un corps, cela est certain. Un corps qui dessine, qui peint. Une main, des doigts, un poignet, un bras, un coude, une épaule. Tendons, attaches, muscles, radius, cubitus, humérus… et tous les nerfs et les vaisseaux qui les prennent en charge sans répit. Voilà *psyché*, voilà l'âme pulsante qui puise à toutes les ressources d'un corps nommé *Hella*. Il pourrait, elle pourrait se nommer *Hebba* ou *Linea* ou encore *Disegna* et pourquoi pas *Zeichnung*. Le tout est qu'on la nomme pour avoir un point d'appui à ce qui ne cesse pas de bouger, de se lancer, de propulser un désir dont les lignes inscrivent le passage.

Ce désir est aussi celui de la *psyché* chromatique des yeux qui voient tour à tour brun terreux, rose fischia, carmin, violacé, noir, noir, noir et aussi la *psyché* traçante, ondulante, dégoulinante, large ou mince, déhiscente, et l'une à l'autre mêlées, tache verte, arc bleu pâle, flaque bleu azur, point de jais.

Désir de quelle forme ? de la forme qui se forme pour soi, pour se former et se transformer au contact du support. Comme on dit – car ça ne supporte pas, ça porte, ça prend la ligne désirante et ça la libère à même la surface large et blanche où le désir peut se poursuivre indéfiniment sans franchir pourtant le cadre parfaitement délimité à l'intérieur duquel les lignes jettent un extérieur toujours repris et relancé.

3

*Hella*, la claire, la lumineuse : c'est le désir qui s' illumine. Il jette sa lumière sur lui-même et sur ce qu'il désire, c'est-à-dire cette animation du jeu des lignes, leur flottement, leur apparition et disparition, leur chute. Ici se lève et s'enfuit, ici s'approche et s'écarte, ici courent en parallèles côte à côte, ici se brouillent, se chevauchent. Ici point, ici brisée, ici goutte, ici coulure, là grille ou bien damier, grêlons, multitudes, solitudes.

Et puis on pense « bras levés ! » ou bien « croissant » ou bien « cage tournante » - oh ! mais non c'est déjà passé, et la torsade aussi et puis l'insecte ou la jambe et le pied dans un chausson rouge. Oui, c'est passé, enfui ailleurs autrement désiré. Oh ! même le pin parasol en noir…

Rien ne reste bien sûr, il n'y a pas de figure, c'est-à-dire pas de fiction de choses ou d'actions ni de sentiments représentables : il n'y a là que du réel, il y a ouverture de réel. Tel est le désir de la ligne : ouvrir, percer, tracer l'accès au réel. A la chose même ;

*Berent, Hella berend* : en train de tracer, de frayer. Le moyen haut-allemand dit : den wëc, *die strâzse bern, viam terere, formare*. Former, façonner, figurer – mais figure sans image, trait sans portrait. Former le passage, la voie, le cheminement du chemin.

Former en laissant se former, suivre le désir de la forme. Qu'elle se pose et se dépose, qu'elle s'enlève et se relève, qu'elle file et forme et parsème. Qu'elle étreigne et relâche, qu'elle s'émiette et rayonne.

Rayon, raie, *radius* : ça reprend au corps, ça repart du corps, de son élongation, de sa danse et de sa pression, son impatience, son énervement, sa langueur.

4

Ce corps n'est pas un point de départ : c'est lui qui part tout entier avec la main, la ligne et la peinture. C'est lui qui se trace et qui vibre, lui qui se ponctue et se suspend, lui qui s'incorpore au tremblé ou au jeté, au pâle et au luisant, au rose, à la terre brûlée.

Corps de papier, corps de pâte, corps d'ocre et de jaune orangé. Corps mince et transparent qui se laisse porter et pulser vers l'autre bord, l'autre bord du papier sans presque jamais le toucher, sinon pour s'y coucher – et l'autre bord du corps, l'autre bord de lui-même, corps qui déborde et se répand, qui se renverse et se déverse avec discrétion.

Doucement, très doucement s'exerce une force inquiète mais assurée de ne rien vouloir ni rien pouvoir d'autre que suivre ce désir des lignes, ces lignes tendues et liquides, élargies en frottements, en brefs étalements et revenant à elles-mêmes pour au bout du chemin s'enlacer. Lignes claires se revenant pour s'embrasser.

Mars 2013

Jean-Luc Nancy

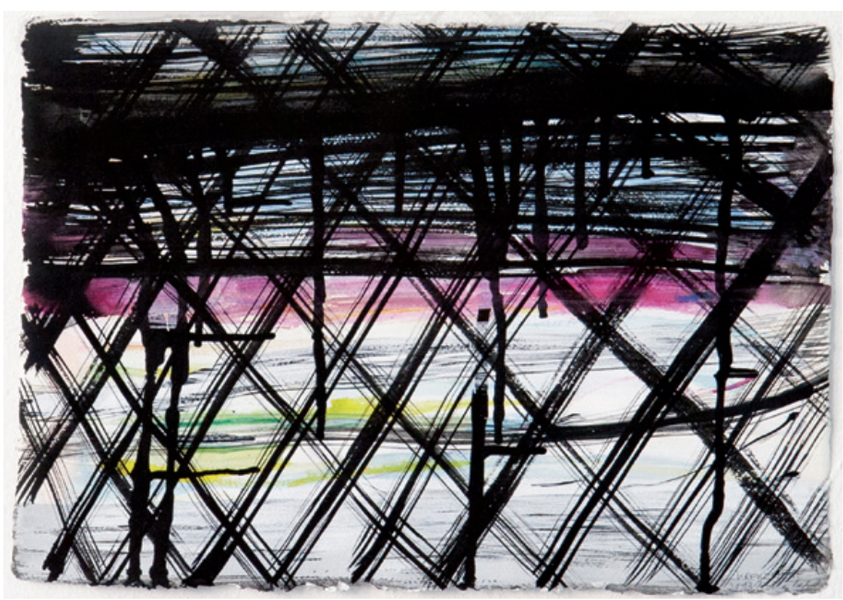
# LIGNES CLAIRES
# HELLE LINIEN

1

*Man muss stets dem Verlangen der Linie folgen*, sagte – schrieb – Matisse.

Denn die Linie hat ein Verlangen. Nicht jedoch der Zeichner und auch nicht der Maler, sondern die Linie selbst. Denn die Linie ist kein im Wahrnehmungsfeld platziertes Objekt. Sie ist ein Subjekt, wenn man an der Gegenüberstellung zum Objekt festhalten will; aber vor allem ist sie das, was das Wort „Subjekt“ zu verdecken und sogar preiszugeben riskiert, und das ist ein Verlangen. Sozusagen ein Schwung, ein Drängen, ein Pulsieren – eine „pulsion“ [ein „Antrieb“], wie es in einem Handbuch der Psychoanalyse in der französischen Übersetzung von Freuds *Trieb* heißt.

Aber man versteht den Ausdruck allzuoft so, als sei die „pulsion“ eine gebieterische Kraft, tyrannisch sogar und da nicht verantwortlich, wo die tiefliegende Gewalt des „Unbewussten“ ihre Wirkung entfaltet – ein weiterer Begriff, der mit schwerwiegenden Missdeutungen beladen ist.



Kreuzweise, 2013, Aquarell, Gouache auf Papier, 30 x 43 cm

Es handelt sich durchaus um Kräfte, und zwar um mächtige, aber es handelt sich vor allem um solche Kräfte, ohne die es kein Leben gäbe, keine Äußerungen, kein Denken, und letztlich keine Welt. Freud schreibt, dass die „Triebe“ „unsere Mythen“ seien: jene im Sinne einer ursprünglichen Auffassung und weniger im Sinne der „Psychoanalyse“, hier als „Metapsychologie“, und diese als Metaphysik der *psyché* oder besser als *psyché*.

Was aber ist unter *psyché* zu verstehen? Der Hauch, der ein Lebendiges belebt. Und keine einem dunstigen Homunculus ähnliche „Seele“, die „im“ Körper umhertriebe und nach dem Tod außerhalb seiner. Nein, es ist die Belebung des Belebten und keineswegs vom lebendigen Körper verschieden.

Und vielleicht gibt es auch eine *psyché* der Welt als die eines großen Lebendigen, in ständiger Expansion innerhalb seiner Bestimmung. Vielleicht gibt es in diesem Sinne eine Belebung der Welt: deren Kreation insgesamt, das heißt das Faktum, dass sie Welt ist, dass sie „in der Welt“ ist, wie gesagt wird, dass sie existiert.

2

So drängt die Linie und pulsiert. Sie ist jeweils – jede Linie – eine Welt in Kreation, ein Auftreten, eine Existenz, ein Heraustreten ins Außen, aus nichts heraustretend, aus keiner verborgenen Reserve.

Jedoch eines Körpers, soviel ist gewiss. Ein Körper, der zeichnet, der malt. Eine Hand, Finger, ein Handgelenk, ein Arm, ein Ellbogen, eine Schulter. Sehnen, Muskelansätze, Muskeln, Speiche, Elle, Oberarmbein…, und all die Nerven und Gefäße, die sie ständig in Betrieb halten. Das also ist *psyché*, die pulsierende Seele, die alle Ressourcen einem *Hella* genannten Körper entlehnt. Er könnte, sie könnte sich *Hebba* nennen oder *Linea* oder auch *Disegna* und warum nicht auch *Zeichnung*. Im Vordergrund steht hierbei, dass sie benannt wird, um einen Anhaltspunkt zu haben für das, was nicht innehält, sich zu bewegen, sich zu entwerfen, ein Verlangen voranzutreiben, mit dem die Linien die Passage einschreiben.

Dieses Verlangen ist ebenfalls das der chromatischen *psyché* der Augen, die wechselnd Erdbraun sehen, Fischiarosa, Karminrot, Töne von Violett, Schwarz, Schwarz, Schwarz; und auch die entwerfende, sich vorwärtsbewegende, tröpfelnde *psyché*, ausgedehnt oder fein, aufkeimend, das eine mit dem anderen vermengt, grüner Fleck, blassblauer Bogen, azurblaue Lache, pechschwarzer Punkt.

Verlangen nach welcher Form? Nach der Form, die sich für sich formt, um sich in Berührung mit der stützenden Auflage zu formieren und zu transformieren. Wie man so sagt – denn diese unterstützt hierbei nicht, sondern trägt die verlangende Linie, nimmt sie entgegen und lässt sie sogar frei für die geräumige weiße Fläche, wo das Verlangen unbegrenzt seinen Verlauf nehmen kann, ohne jedoch den innen vollkommen umgrenzten Rahmen zu überschreiten, von wo aus die Linien ein stets wieder aufgegriffenes und zurückgeworfenes Äußeres ausstreuen.

3

*Hella*, die Helle, die Leuchtende: Es ist das Verlangen, das aufleuchtet. Es wirft sein Licht auf sich selbst und auf das, wonach es verlangt, sozusagen auf diese Belebung des Spiels der Linien, ihr Schwanken, ihr Erscheinen und Verschwinden, ihr Abfallen. Hier erhebt sie sich und entflieht, hier nähert sie sich an und entfernt sich, hier Seite an Seite in Parallelen verlaufend, hier undeutlich werdend, hier sich überschneidend. Hier Punkt, hier gebrochen, hier Tropfen, hier Auslaufen, dort Gitter oder auch Schachbrettmuster, Hagelkörner, Ansammlungen, Vereinzelungen.

Und dann denkt man " erhobene Arme !", oder auch „ croissant " [Sichel, Mondsichel, Croissant], oder auch „sich drehender Käfig" – Oh! Aber nein, es ist schon vorbei, und auch der Torso und dann das Insekt oder das Bein und der Fuß in einem roten Schuh. Ja, es ist vorbei und anderes Erhofftes anderswohin entschwunden. Oh! Sogar die Pinie in Schwarz…

Ganz gewiss bleibt nichts davon; es gibt keine figurative Figur, das heißt keine Fiktion von Dingen, Aktionen oder von darstellbaren Empfindungen: Da gibt es nur das Reale, es gibt eine (Er-)Öffnung des Realen. Derart ist das Verlangen der Linie: öffnen, durchdringen, den Zugang zum Realen vorzeichnen. Zur Sache selbst.

*Berent, Hella berend* : dabei vorzuzeichnen, zu ebnen. Im Mittelhochdeutschen : *den wec, die strazse bern* [den Weg, die Straße schlagen, klopfen; treten, betreten] , dies auch im Sinne von *viam terere, formare*. Formen, ausarbeiten, figurieren – aber Figur ohne (Ab-)Bild, Strich ohne Bildnis. Die Passage formen, die Strecke, den Fortgang des Weges.

Formen, indem zugelassen wird, sich zu formieren, dem Formverlangen zu folgen. Dass die Form auftritt und sich ablagert, dass sie aufsteigt und sich ablöst, dass sie sich allmählich entwickelt, dass sie formt und ausschmückt. Dass sie umschnürt und lockert, dass sie zerbröckelt und ausstrahlt.

Strahl [„rayon"; math. „Radius"] , Strich , *radius* [anat. „Speiche"] : Das nimmt den Körper wieder ein, das entfernt sich wieder vom Körper, von seiner Dehnung, seinem Tanz und seiner Anspannung, seiner Ungeduld, seiner Nervosität, seiner Mattigkeit.

4

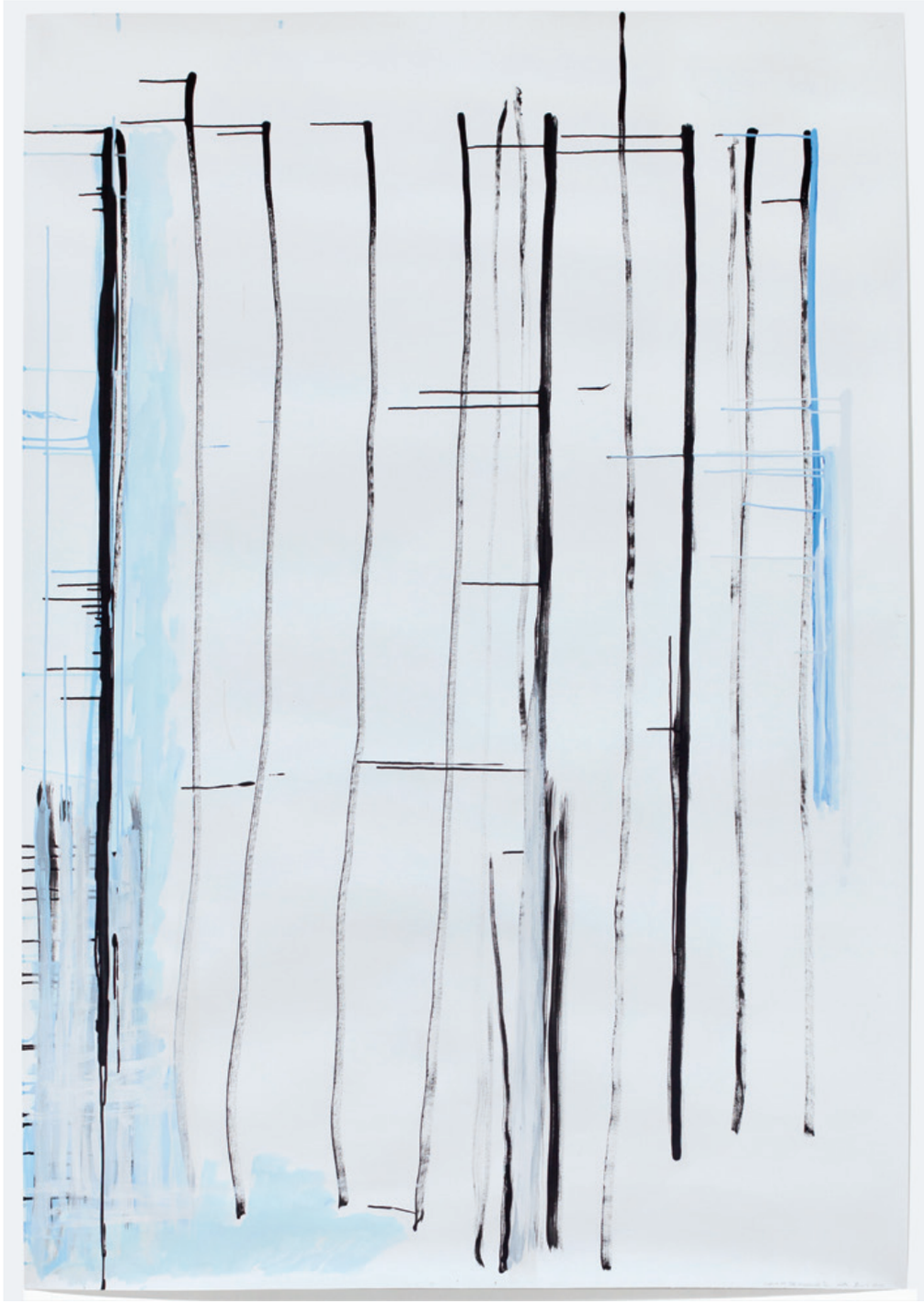
Dieser Körper ist dabei nicht Ausgangspunkt, sondern er ist das, was sich ganz und gar mit der Hand entfernt, mit der Linie und der Malerei. Er ist das, was sich vorzeichnet und was vibriert, was sich markiert und sich suspendiert, was sich dem Unsicheren oder Hinausgeworfenen beimengt, dem Blassen und dem Leuchtenden, dem Rosa, dem Terrakotta.

Körper aus Papier, Farbkörper, Körper aus Ocker und Gelborange. Feiner und transparenter Körper, der sich gegen den anderen Rand führen und pulsieren lässt, den anderen Papierrand, ohne ihn jemals auch nur beinahe zu berühren, und der anderenfalls dort zur Ruhe käme – und gegen den anderen Rand des Körpers, den anderen Rand desselben Körpers, des Körpers, der sich ausweitet und sich verbreitet, der zurückkehrt und auf verhaltene Weise umstürzt und sich ausschüttet.

Behutsam, sehr behutsam entfaltet sich eine unruhige Kraft, sich dessen jedoch sicher, weder etwas anderes zu wollen noch zu vermögen, als diesem Verlangen der Linien zu folgen, dieser straffen und fließenden Linien, ausgeweitet in Verreibungen, in knappen Verteilungen, und wieder zu sich selbst zu gelangen und sich am Ende des Weges zu verflechten. Helle Linien, die sich wiederbegegnen und sich umarmen.

April 2013

Aus dem Französischen von Ignaz Knips und Joan-Catharine Ritter



Syria at the Shoreline II, 2013, Aquarell, Gouache auf Papier, 218,5 x 151 cm

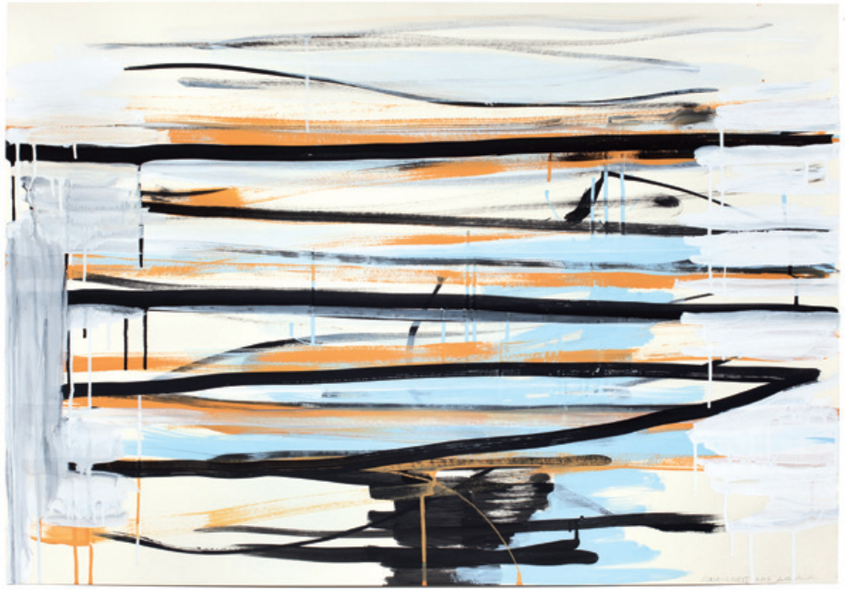
Syrian UPRISING, 2013, Aquarell, Gouache auf Papier, 200 x 151 cm

Syria at the Shoreline, 2013, Aquarell, Gouache auf Papier, 178 x 118 cm

fading away, 2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 62,5 x 48cm

WaldHalle, 2013, Aquarell, Gouache auf Papier, 35 x 50 cm

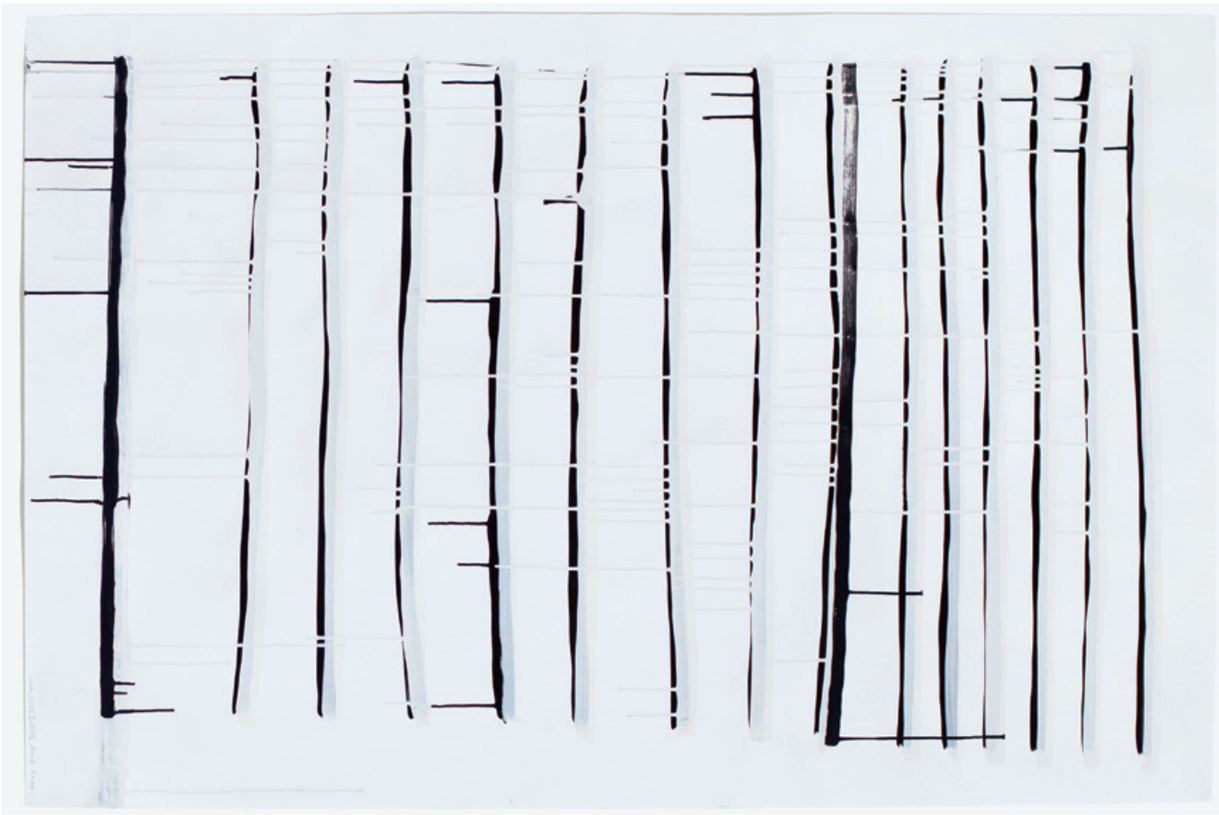
Fighting Water, 2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 70 x 100 cm



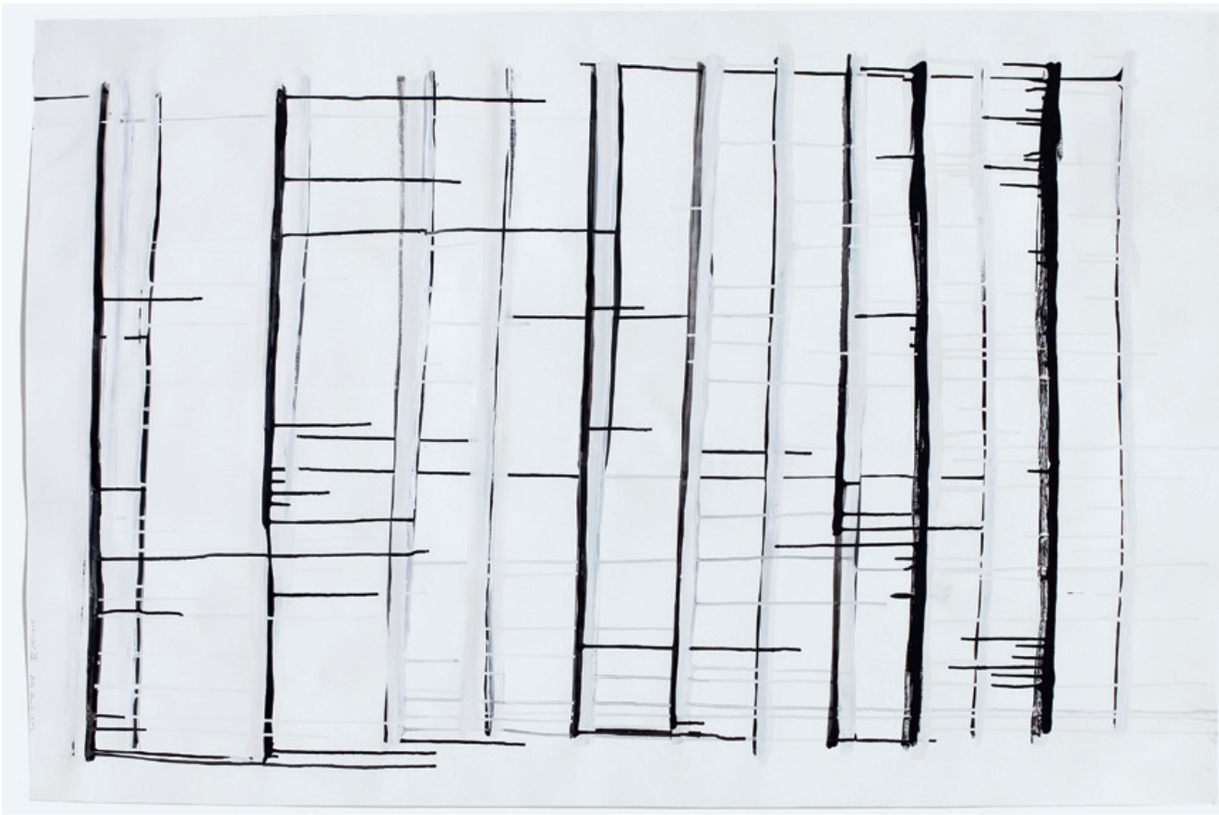
Syria Lines I, 2013, Aquarell, Gouache auf Papier, 70 x 100 cm

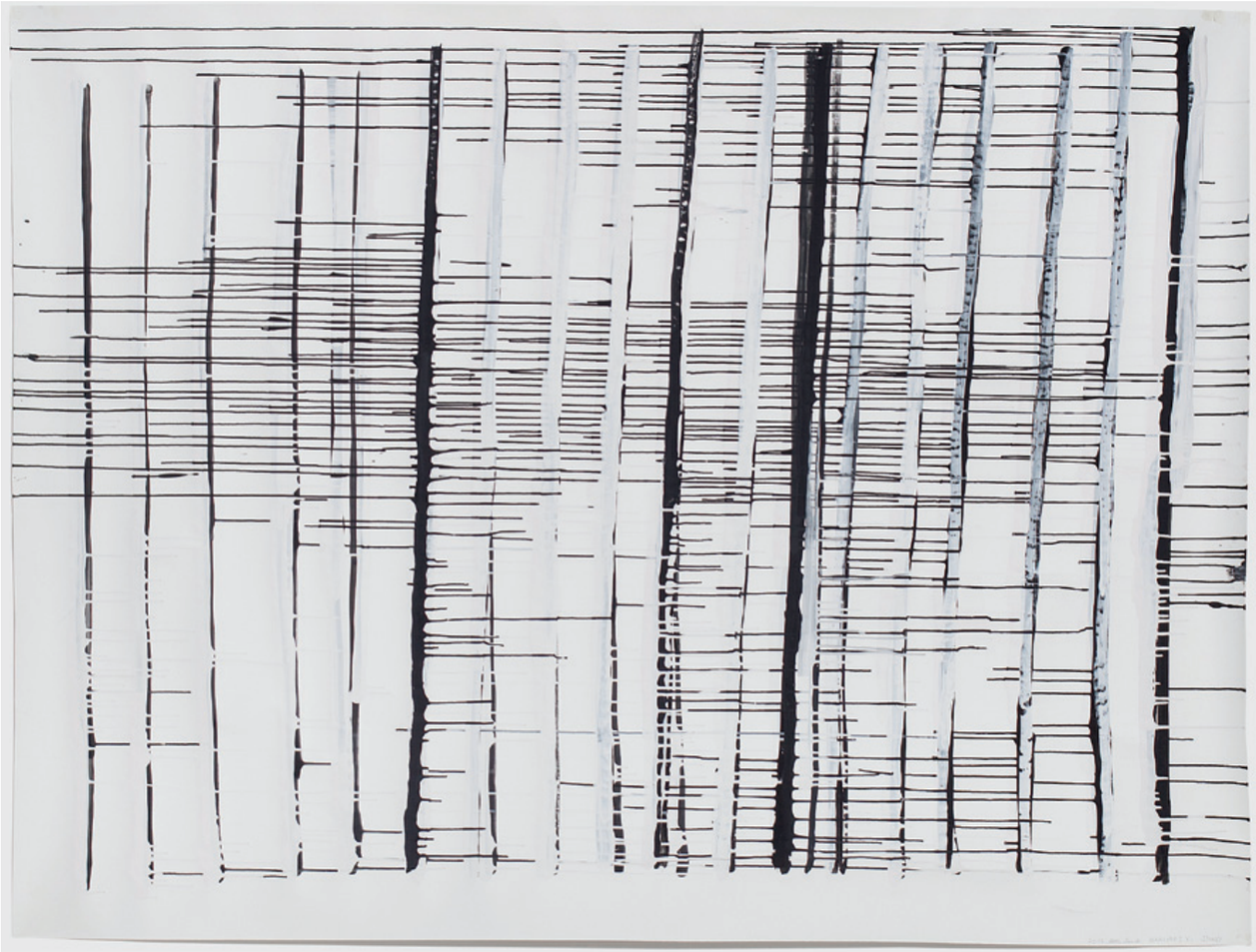
Thought I, 2013, Aquarell, Gouache auf Papier, 70 x 100 cm

Warlines III, 2011, Aquarell, Gouache auf Papier, 151 x 105,5 cm



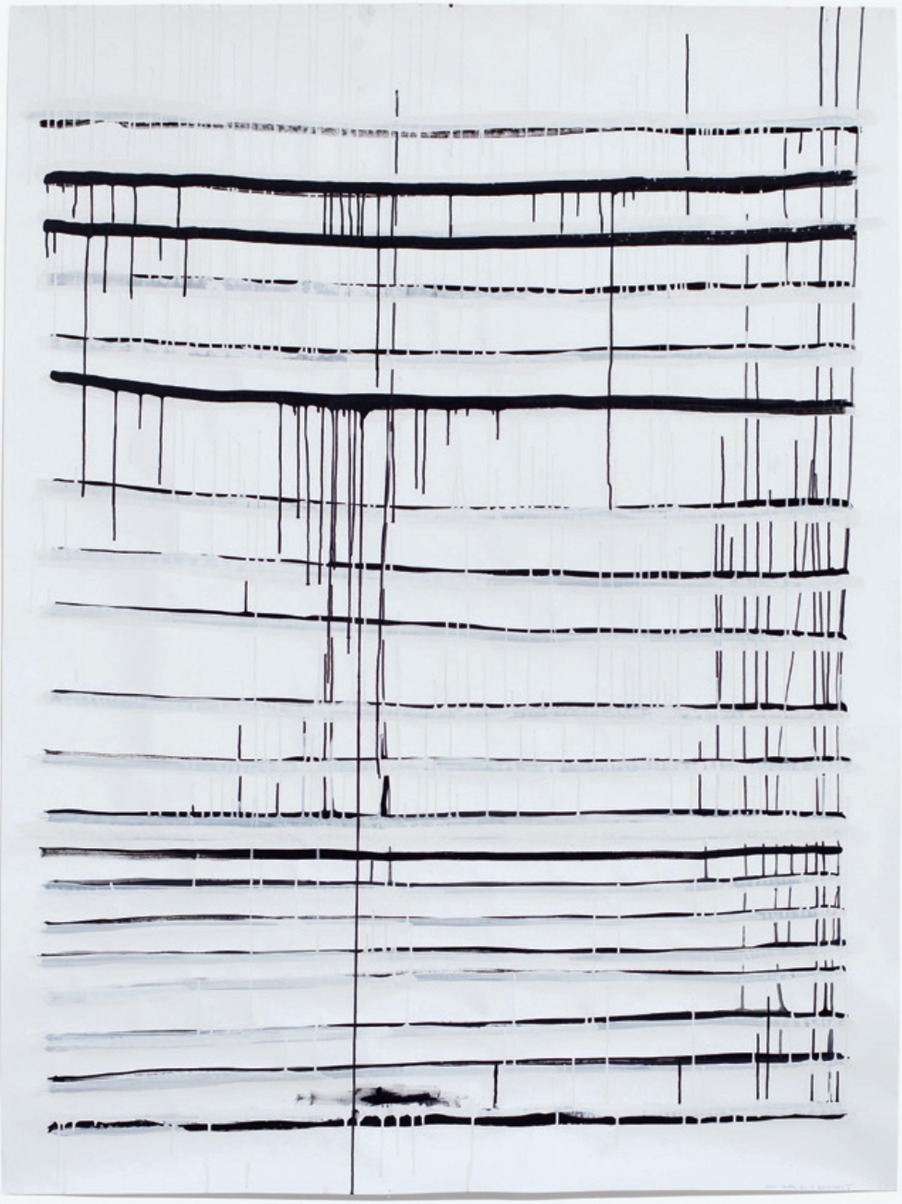
Warlines XII, 2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 150,8 x 105 cm



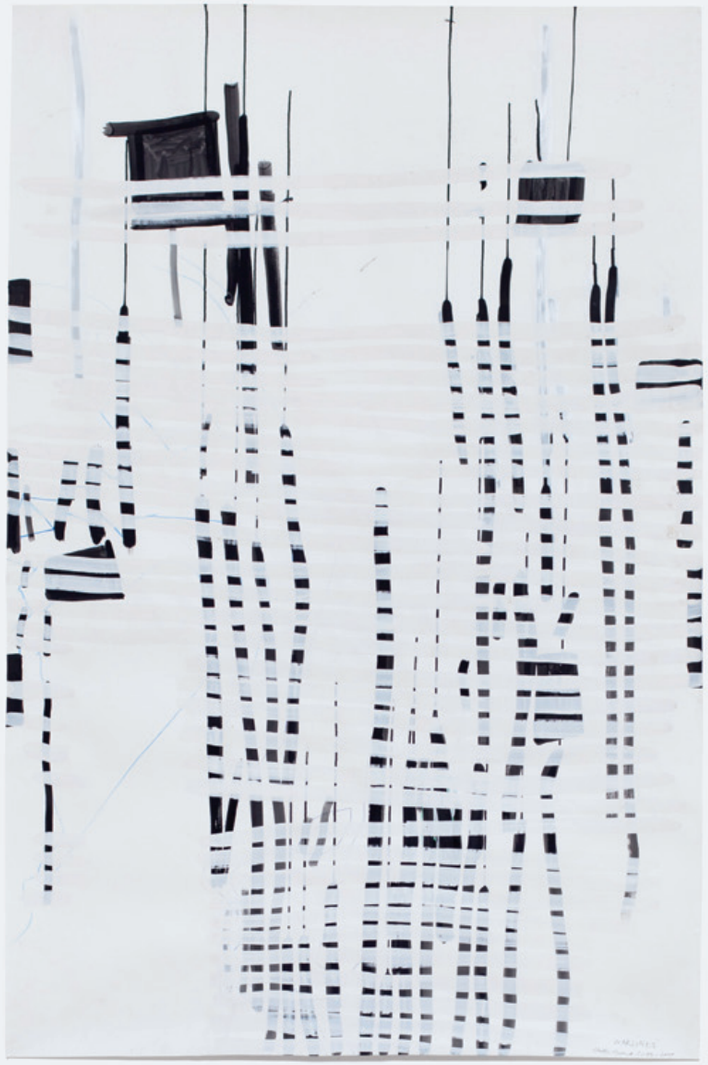


SYRIA III, 2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 30 x 43 cm
SYRIA I November, 2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 23 x 33 cm
SYRIA IV, 2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 30 x 43 cm

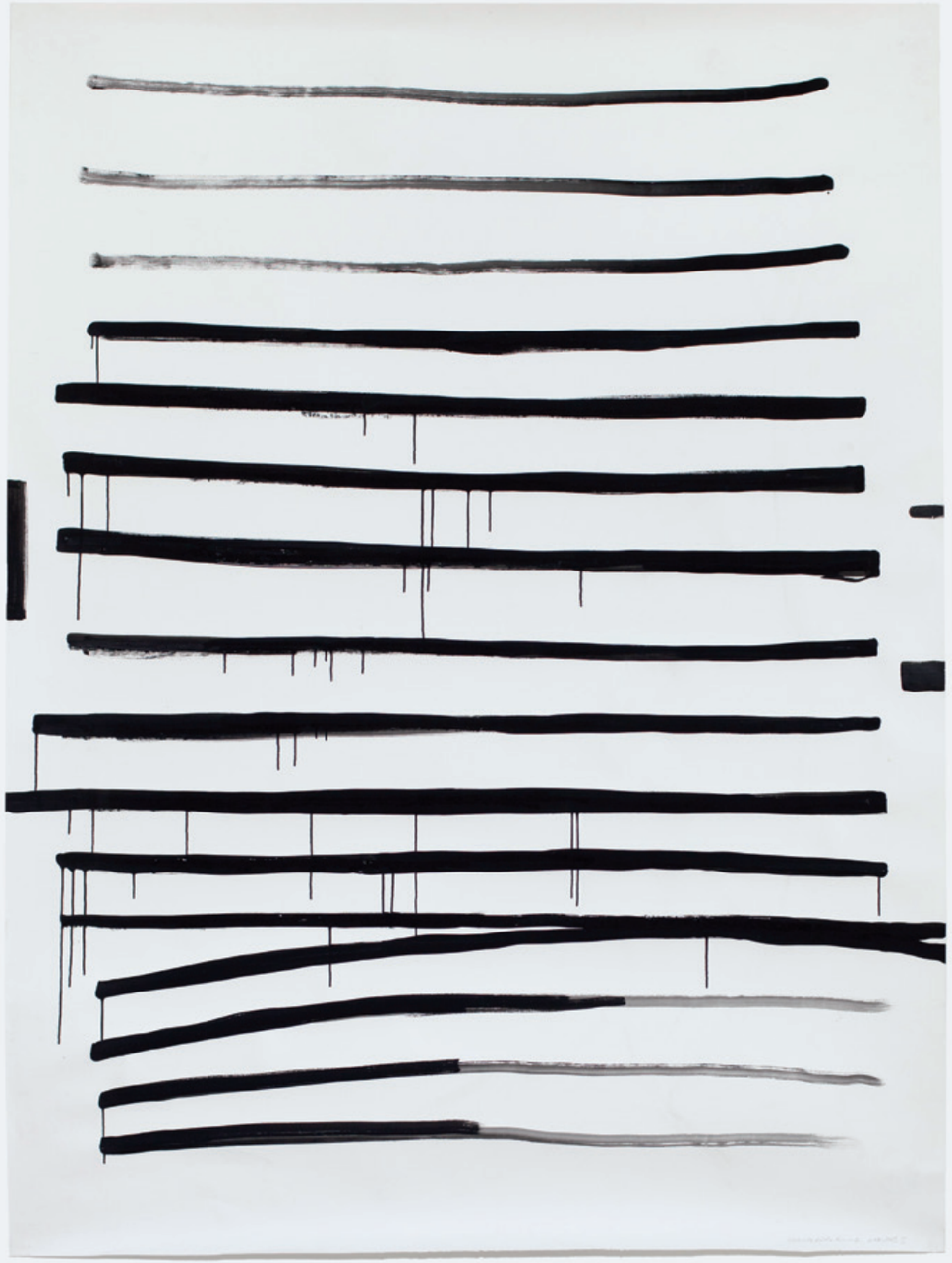
Warlines (Snowy) XI, 2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 150 x 199 cm



Warlines X, 2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 199,5 x 150cm



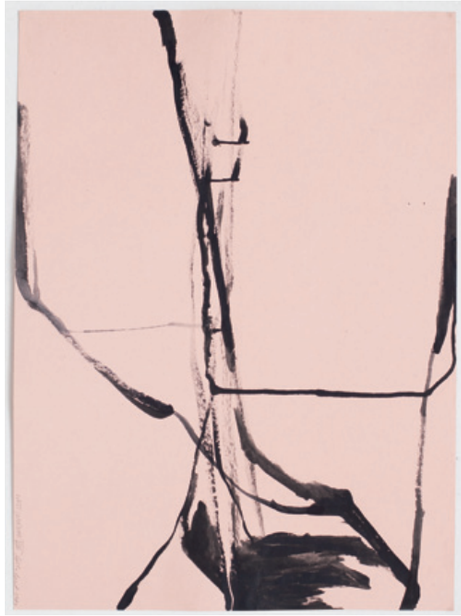
Warlines V, 2010/2011, Aquarell, Gouache auf Papier, 178 x 116,5cm



Warlines 1, 2010 / 2011, Aquarell, Gouache auf Papier, 203 x 116,5 cm

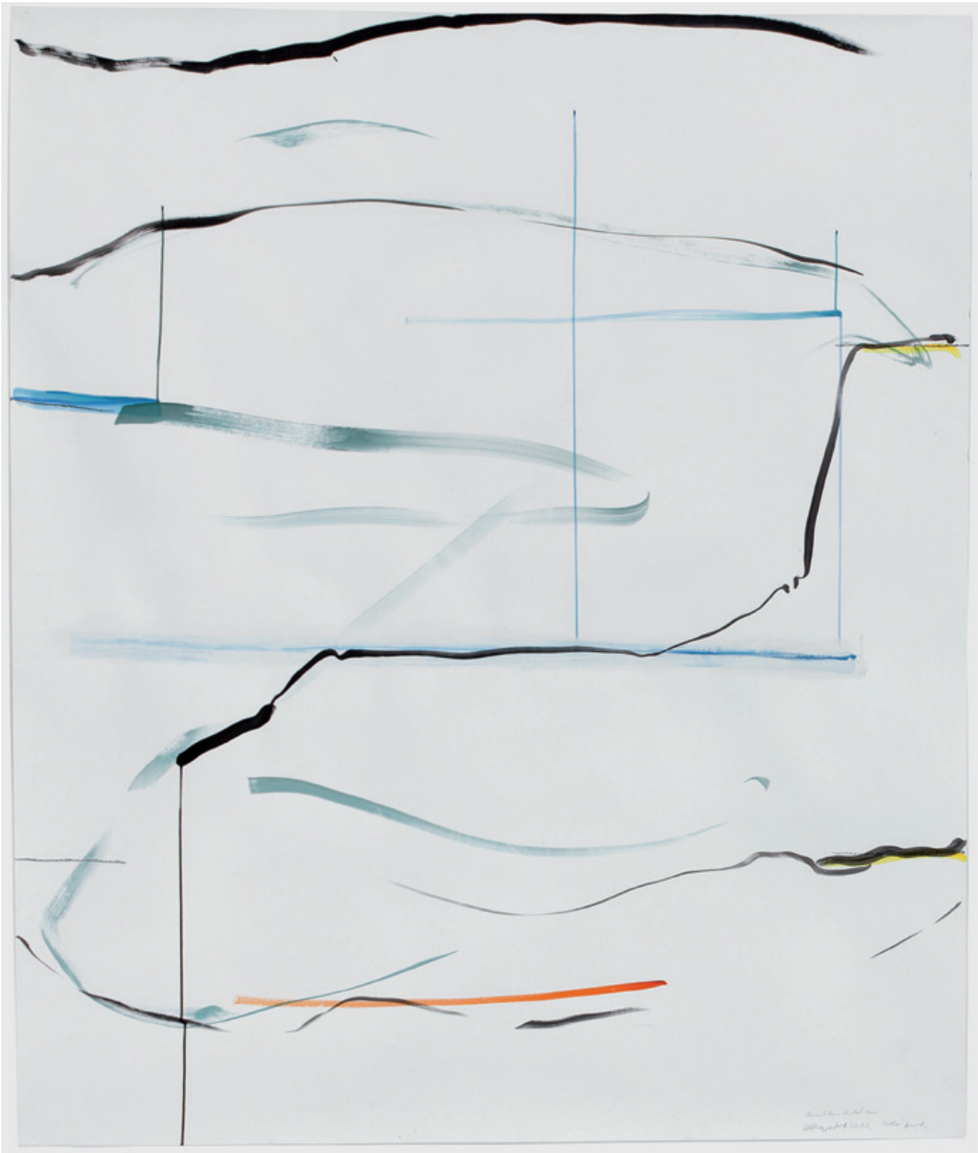
TIMETRACK, 2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 23 x 33 cm

WARLINES I, 2011/2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 56 x 76 cm
Land Escape, 2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 56 x 76 cm
Growing Snow Lines, 2011, Aquarell, Gouache auf Papier, 75 x 107cm

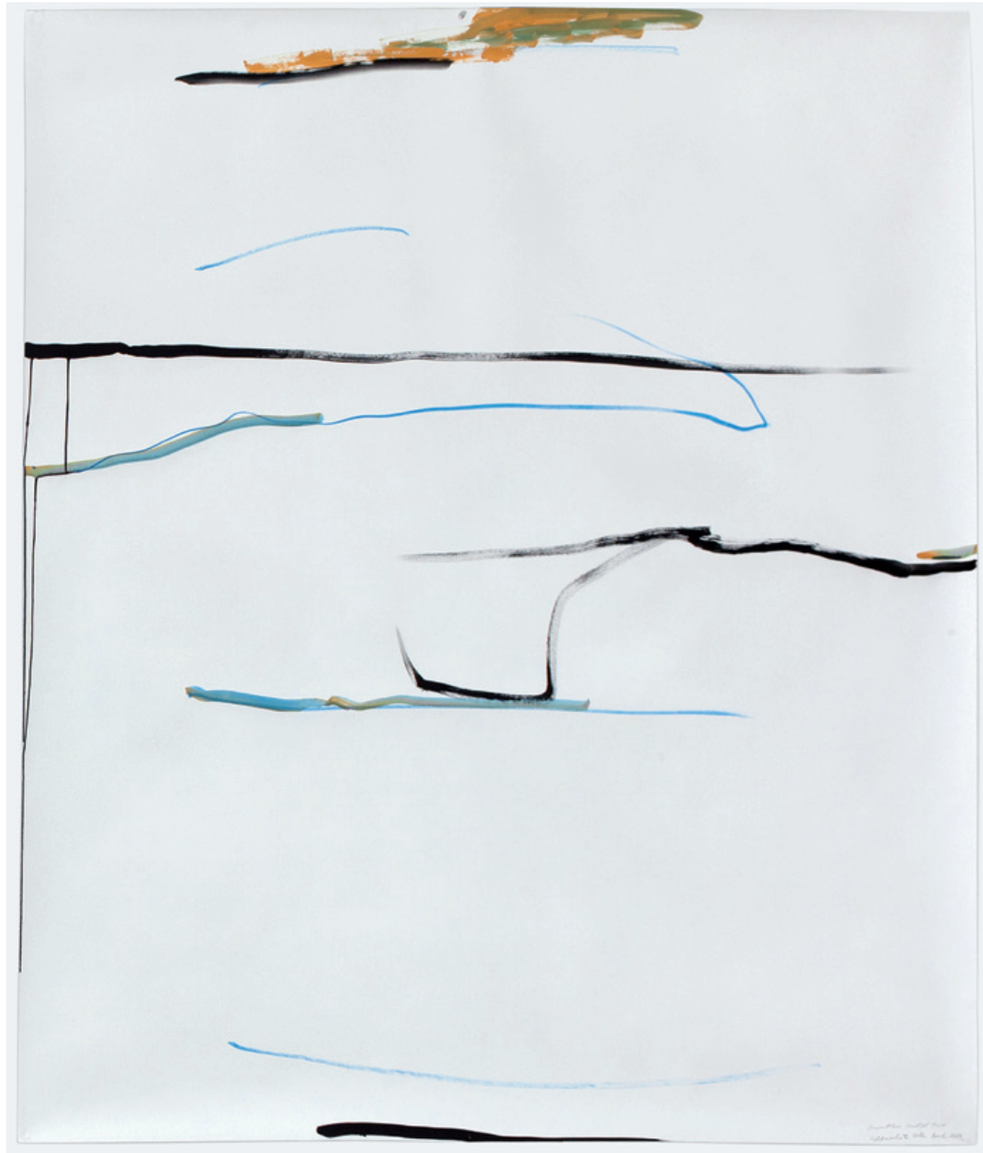


Weltunruhe IV, 2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 56 x 75,7 cm
Weltunruhe VIII, 2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 56 x 76 cm

SYRIA SHORELINES, 2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 150 x 218,5 cm



Weltunruhe 1, 2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 178 x 151 cm



Weltunruhe 2, 2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 178 x 151 cm

sleepy snake in landscape, 2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 200 x 152 cm

SUNRISE, 2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 21 x 29,5 cm
SUNSET, 2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 21 x 29,5 cm

it is not, what you are, 2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 200 x 152 cm

o.T. RedBlue, 2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 64 x 45 cm

it is not, what you think, 2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 200 x 152 cm

o.T. GelbGrünRot, 2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 64 x 45 cm

o.T. BlackGrey, 2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 64 x 45 cm

o.T. BlackYellow, 2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 64 x 45 cm

o.T. OckerSchwarz, 2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 64 x 45 cm

o.T. RotBlauSchwarz, 2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 64 x 45 cm

o.T. RoseOcker, 2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 64 x 45 cm

o.T. Brown, 2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 64 x 45 cm

RUNNING LIQUID - GEDANKEN ÜBER DIE LINIE
Zu den Zeichnungen von Hella Berent

Ein Gespräch
Hella Berent und Ulrike Jagla-Blankenburg

UJB: Liebe Hella, ist das Zeichnen eine manische Veranlagung?

HB: Ein Spieltrieb! Ich bin ein Spiel-Kalb und pure Neugierde treibt mich dabei an.

UJB: Wir wollen über deine neueren Arbeiten heute sprechen. Wenn man sich hier in deinem Atelier umschaut, gibt es ausschließlich Zeichnungen, Skulpturen und natürlich deine Bücher zu sehen.

HB: Ja, auf Leinwand arbeite ich selten. Das liegt wohl an meiner Liebe zum Papier. Ich habe früher auch eine Zeit lang mit Papier auf Leinwand gearbeitet, so, wie ich aber auch großräumige Installationen nur mit Zeichnungen aufgebaut habe [1]. Alles geht bei mir von der Zeichnung aus. Sie ist von je her mein Zentrum, oder sagen wir besser mein Anfang und mein Resultat – und dabei geschieht eben alles über die Linie. Eine Linie zu ziehen, das ist ja ein existentieller Akt und für mich bedeutet es auch, sich manövrierfähig zu machen. Ich meine, eine Grenze zu markieren und sie damit gleichzeitig schon überschritten zu haben. *Running Liquid* ist eine Grenze der natürlichen Bewegung, welche die Linie beherrscht.

UJB: Du sagst *markieren* und *überschreiten* - wann ist für dich eine Zeichnung präzise oder fertig gestellt?

HB: Das Wort *präzise* benutze ich selten. In der Kunst empfinde ich es eher als abwertend. Im Zustand des Sehens *zeichne ich Linien, die sich bei mir nicht mehr vom Denken* oder vom erkennenden Sehen her *ableiten*. Anschließend stellt sich dann eine Mischung aus Selbstbewusstheit und Wahrnehmungspräzision beim Anschauen der Linien ein, wo sich im besten Falle ein Gefüge des *Nicht - Wiedererkennens* eröffnet. Darin liegt vielleicht so etwas wie die Idee eines Ergebnisses, um auf deine Frage zu antworten. Ich schaue die gezogenen Linien immer wieder an, und wenn sie neu sind, wenn ich Elemente entdecke, die ich noch nicht kenne, die mir unbekannt erscheinen, wenn also diese Qualität vorliegt, dann bin ich einen Schritt weiter gekommen.
Es ist das mir Unbekannte als Ergebnis in einer Arbeit, woran ich im nächsten Blatt anschließen kann. Diese Wahrnehmungsebene, die ich immer wieder versuche anzustreben, steht für *Freisetzung* – Freisetzung zu etwas Neuem. Wenn also schon Präzision, dann im Sinne dieser frei gesetzten Offenheit, die mir die Freiheit garantiert, oder besser eröffnet, weiter zu arbeiten.

UJB: Warum lachst du jetzt?

HB: Ja, weil es für mich so ist, wie ich es gerade beschrieben habe - neues Blatt, neues Glück.

UJB: Aber man hat diesen unleugbaren Hinterkopf, auch beim Zeichnen, beziehungsweise beim *Be* - Zeichnen der eigenen Anschauung.

HB: Ich denke, man muss auf jeden Fall sich selbst gegenüber ehrlich sein, denn jeder Strich stellt Wahrheit her. Für mich bedeutet es, dass die Linie sich nicht direkt an Vorhandenes, beziehungsweise Gegenständliches anbinden sollte.
Anders gesagt: nicht Wissen, sondern Wahrheit spüren.

UJB: Die Entstehung einer Linie als absichtslose Idee?

HB: Ja, absolut.

UJB: Das heißt, die Linie in der Zeichnung entkernt nach deinem Verständnis die angebundene Kontur und schafft neue, eigene Verhältnisse?

HB: Ja, es geht um Schauen und Anschauung als ein sich ständig neu entwickelnder Fluss von Ursache und Wirkung, was einen steten Wandel und eine Ungebundenheit in sich birgt. Doch man gewinnt ja Freiheit nicht einfach so, für mich ist sie täglich neu zu definieren, täglich neu zu finden.

UJB: Du sprichst von Wahrheit. Bereits seit Dürers Naturstudien wird die Linie in Bezug auf Wahrhaftigkeit beachtet - und bis heute bedeutet sie jedem Künstler dann doch noch einmal etwas Spezielleres, etwas, das bis dahin vielleicht noch unausgesprochen blieb. Entspricht die gezogene Linie nicht auch der eigenen

Spannung, im Sinne eines subjektiven und intimen Raum - Zeit - Gefüges ?

HB: Linie und Raum stehen wohl immer in gegenseitiger Abhängigkeit zueinander. Der Raum wird durch die Linie geschaffen – aber die Linie steht natürlich auch für sich allein. Nach meinem Verständnis sehe ich sie vor allem in ihrer Bedeutung der Fülle, und ich meine hiermit die Fülle der Leere - dann haftet nichts mehr an, wie zum Beispiel geparkte Vorstellungen des Gehirns, alles ist erloschen, dann kann Fülle unzerstreut, gesammelt, stabilisiert, wie eine geistige Energie, da sein. Es geht mir um das gegensätzliche Prinzip von Dichte und Transparenz. Wenn sanfte Leichtigkeit und Dichte in einer Arbeit zusammen kommen, mag ich das sehr gern - wenn es dann aber im Prozess des Entstehens zu hermetisch wird, werfe ich es sofort weg.
Weiterhin betrachte ich die Linie als *Zeit fassend* in abstrakter Ausdehnung.
Und vor allem soll sie auch Atem sein – das ist mir wichtig. Das klingt seltsam, spricht aber nur das Unaussprechliche an.

UJB: Wir sprechen hier also schon über die Abstraktion in der Zeichnung?

HB: Es sind keine abstrakten Zeichnungen – meine Arbeiten sind zwar in ihrer Darstellung gegenstandslos, aber zugleich ist in ihnen Raum existent. Ich lasse das Perspektivische ganz fallen, obwohl man Perspektive dabei sehr wohl assoziieren kann – man kommt gar nicht umhin. In diesem oben schon angesprochenen Verhältnis von Dichte und Leere lagern sich unweigerlich Raumfolien ein, die ich selber auch erst später wahrnehme, und in dieser Räumlichkeit ertastet sozusagen die eigene räumliche Erinnerung dann eine wie auch immer geartete Perspektive. Das sind sicherlich Übertragungen von Erfahrungen.

UJB: Meinst du damit Raum - Erfahrungen?

HB: Ja, damit meine ich aber auch eine Wahrnehmung von Raum, die nicht im euklidischen Sinne steht. Gemeint ist nämlich ein Raum, der sich von den Wahrnehmungen der Sinne her visuell ableitet, aufbaut, auch vom eigenen Körper - ein Empfindungsraum, der immer wieder zu mir selbst führen kann.
Ich denke, jeder erfährt von Zeit zu Zeit und vielleicht auch in überraschenden Momenten existentielle Raum - Empfindungen.

Bei mir geschah das zum Beispiel früher einmal in Indien sehr intensiv oder auch noch vor wenigen Jahren, 2009 in Isfahan in Iran, eben wenn ich in der Fremde bin. Ich stehe zum Beispiel in einer sandigen Straße, in unmittelbarer Nähe zum Meer, vor einer Mauer, und über die Höhe dieser Mauer ragen die Zweige eines Baumes von der anderen Seite zu mir herüber, ich meine zu mir, als die, die sich in dem Moment als draußen stehend betrachtet und empfindet – eine eindeutige Wahrnehmung. Ich gehe sodann in den Garten, werde eingeladen herein zu kommen, und nehme dort innen dieselbe Mauer als Wand, als Abgrenzung eines Inneren wahr. Die Wechselwirkung der Wahrnehmung von Innen und Außen fasziniert mich. Das, was außen ist, ist als Außen innen.

Dazu habe ich in meinen Aufzeichnungen, die ich vor vielen Jahren in Indien abgefasst habe, folgendes beschrieben:

*es ist das ewige Außen das innen ist*
*der Innenraum ohne Dach*
*es sind nicht nur die Bäume*
*es ist der Himmel und die Zeit als wechselndes Licht*
*jede Stimmung sammelt sich in ihnen*
*und sie geben Auskunft über das was ist*
*sie sind das Gedächtnis des Platzes*
*sie wandeln sich nicht und doch ist alles was war in ihnen*

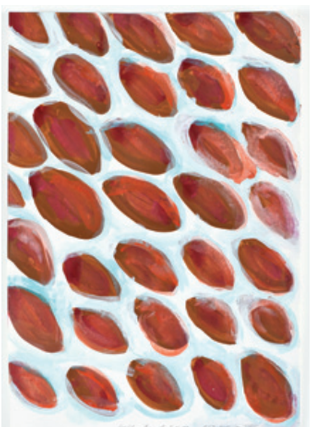
Wenn ich das heute lese, berührt es mich noch immer, denn ebenso verhält es sich mit der Linie in meinen Zeichnungen. Zuvor führte ich eben genau das an, nur mit anderen Worten. Auf dem lebendigen Boden der Relativität die Bedeutungen verändert sehen zu können – wenn dieser Sprung in der Linie sich mitteilt, dann ist Pause angesagt.

UJB: In diesem Sinne bedanke ich mich jetzt sehr für das Gespräch.

HB: Ja, gerne.

April 2013

[1] zum Beispiel: Rauminstallation „upside down – Gefühlsstürze oder die Grube des Wunderbaren“ 1983, Kunstforum Maximilianstrasse, Städtische Galerie im Lenbachhaus, München;
siehe Katalog: Hella Berent upside down – Gefühlsstürze, New York City 22.11.1981 bis 28.11.1982



Mistery Web V, 2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 23 x 30,8 cm
GEFLECHT III, 2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 33 x 23 cm
GEFLECHT VIIII, 2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 33 x 23 cm
GEFLECHT II, 2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 33 x 23 cm
MUSTER III, 2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 33 x 23 cm
GEFLECHT IV, 2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 33 x 23 cm
HIGH DEGREE OF MATURITY, 2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 34,5 x 24,5 cm

GEFLECHT V, 2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 33 x 23 cm
MUSTER VIII, 2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 33 x 23 cm
OPEN DOORS, 2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 29,9 x 21 cm
MUSTER V, 2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 33 x 23 cm
MUSTER VI, 2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 33 x 23 cm
Mistery Web VII, 2012, Aquarell, Gouache auf Papier, 23 x 33 cm

HELLA BERENT, geboren 1948 in Thedinghausen bei Bremen, studierte von 1968 bis 1976 an der Hochschule für Bildende Künste in Hamburg sowie an der Universität Hamburg. 1977 war sie Mitbegründerin des Künstlerhauses Hamburg, verließ jedoch unmittelbar danach die Stadt und übersiedelte nach Italien (DAAD Stipendium). In ihrem ersten Atelier, der Limonaia der Villa Romana in Florenz, entwickelte sie in ihrer Arbeit ein Konzept der Installation der *Zeichnung*, die als *Erfahrung* vom Volumen des Körpers in das Volumen des Raumes führt. Dieser frühen, schwer zu vermarktenden *Form einer Installation* folgten Förderungen der Arbeit durch weitere Preise und Stipendien.

1979 starb ihr Vater, sie reiste nach Ägypten, um den *Tod zu schauen*, zeitgelöst. 1981 ging sie für ein Jahr in die USA, nach New York, und arbeitete die Erfahrungen des *extended drawing in space* aus. 1984 zeigte sie in der Städtischen Galerie im Lenbachhaus München Zeichnungen und im Kunstforum Maximilianstraße die Raum umfassende Installation „Upside Down - Gefühlsstürze oder die Grube des Wunderbaren“ . Ein weiteres der Beispiele des *begehbaren Werkes* war dann die Installation in der Kunsthalle Hamburg „Der Aufbruch in die Ambivalenz der Augen beim Betrachten“ ; 1985 erhielt sie das Villa - Massimo - Stipendium der Deutschen Akademie in Rom, wo sie mehrere Jahre lebte.

Ende der 1980er ließ sie sich im Rheinland nieder und schloss sich dem Umfeld der Galerie Erhard Klein an. Seit den 1990er Jahren entwickelte sie dann in Indien Installationen aus Stein, Einladungen der Goethe Institute in Mumbai und Delhi sowie der Einladung des Rinpoche der tibetischen Buddhisten in Delhi folgend. In dieser fremden Kultur entschied sie sich für das Material Stein in ihren Installationen, scharf geschnitten und in Strukturen linear ausgerichtet; die Linien der Steine sind für sie jetzt gleich Zeichnung. In Mumbai begegnete sie Rudolf zur Lippe, Jeet Uberoi und Sudhir Kakar. Aus Indien wird 1995 eine ihrer schwarzen Steinarbeiten „Athanasy - the fire consuming otherness“ für die Buddhist Conference im Indian International Center, Delhi, als permanente Installation durch die Stadt Oldenburg unter dem Titel „Athanatos“ übernommen.

Es folgen ausgedehnte Reisen in den Orient, Iran, Ägypten, die Türkei, Tunesien, Syrien; mit Ausstellungen in Ägypten und in Iran. Die Verbindung mit Italien hält sie weiterhin aufrecht, ins Besondere mit Neapel, wo sie unter anderem Ausstellungen und Projekte im Parco Archeologico „GREEK FIELD“, in Cuma, und eine Spiegelinstallation, „HAVE SUNK“ im Castel S. Elmo, durchführte. In den 1980er Jahren ist die Erfahrung mit der Tiefe der *Farbe Schwarz* als Materie vorherrschend. Seit den 1990er Jahren konzentriert sie sich auf die Erforschung der *Farbe Blau* als Materie in Skulpturen, in Büchern und Fotografien.

1998, 2002 und 2008 entwickelt sie im Europäischen Keramikzentrum im niederländischen ´s-Hertogenbosch Skulpturen, in denen die Farben Lapislazuli - Kobalt - Türkis dominieren. Es entstehen Mauerscheiben aus blau glasierten Steinen, die zugleich in ihrer Hermetik Skulptur, Zeichnung und Aquarell sind. Blaue Mauern und Skulpturen zeigt sie 2001 in Ägypten, 2003 in Köln in der Galerie Kunstraum21, 2005 in Oldenburg und 2007 im Museum for Contemporary Art in Isfahan, 2009 in der Aaran Gallery in Teheran, und 2010 auf der Raketenstation der Insel Hombroich, Neuss.

Anschließend konzentriert sie sich erneut auf die großformatige Zeichnung, die schon ihr Frühwerk bestimmt hat.

Seit den frühen Anfängen ihres Werkes spiegelt sich in den Arbeiten und den sie begleitenden Büchern das Mosaik der Fremde und die verschiedenen Kulturen als aufgeschlagene Zeit. Fine Art Books, Stefan Schuelke, Köln. „BOOK Space TANK OF TIME Künstlerbücher 1977 - 2013“.

Hella Berent erhielt Gastlehraufträge in Hamburg, Genf, Kairo, Dhaka, Trondheim und Gastprofessuren an der Sommerakademie Salzburg, hielt Vorträge und Lesungen. Im Zentrum ihrer künstlerischen Tätigkeit steht das Zeichnen, das Aquarellieren und das Formen von Skulpturen aus Ton, die Konstruktion aus Steinen sowie Fotografieren und Filmen.

Hella Berent lebt und arbeitet in Köln.

#525 zweiRote, 1999, Aquarell, Gouache auf Papier, 23 x 33,2 cm

Zeichnungen 2010 - 2013
Hella Berent

Gestaltung Alexandra Espenschied, Köln
Fotografie Niklas Durynek, Düsseldorf
Eingelegte - Foto - Blätter Hella Berent
Übersetzung  Ignaz Knips und Joan-Catharine Ritter

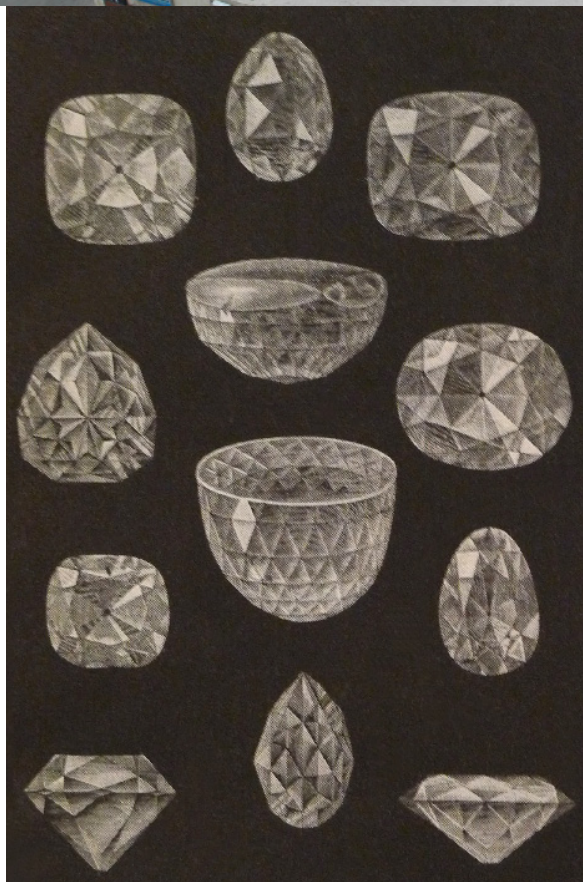
Druck Abbasdruck Köln
Auflage 300

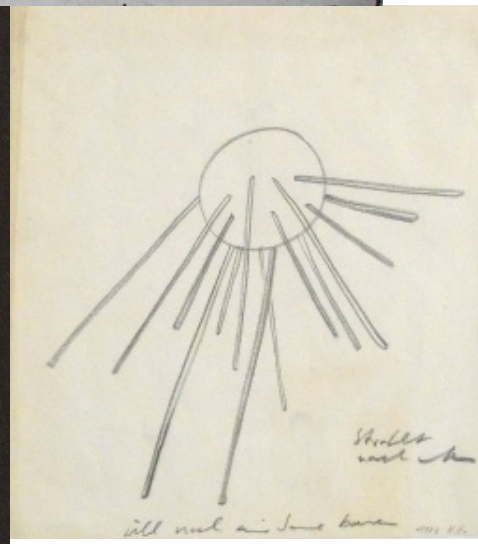
Unterstützt von TAN MEDIA Köln

© 2013 Hella Berent
Verlag Dietmar Fölbach, Koblenz und die Autoren
Alle Rechte vorbehalten

ISBN 978-3-95638-000-6

Der Katalog erscheint zur Ausstellung
Hella Berent - Theresa Reusch
ANIMALISCH VEGETATIV
3. Mai bis 14. Juni 2013 Jagla Ausstellungsraum, Köln





Aleppo7, Syrien, 2005, Fotografie
Sonne, 1978, Bleistift auf Papier, 23,3 x 21 cm
Fundstück, Diamanten, 1948